

lants d'esprit — peut-être un peu gaulois — mais tous sont loin d'être édifiants. On reste étonné du sans-gêne qui règne et dans les paroles et dans les écrits de cette société qui tient pourtant le monopole de la noblesse, de la puissance, de la richesse et du savoir. Au salon de Louise Labé, la Belle Cordière, à celui de la reine Margot qui oublia dans la science et le plaisir qu'elle fut un jour reine de France — on arrive au salon bleu de l'hôtel de Rambouillet au XVII^e siècle, l'âge d'or des Précieuses — qui, au dire de l'auteur, furent loin d'être toujours ridicules.

C'est ici le "cœur" de l'ouvrage et ce n'est pas la partie la moins intéressante. Ce que fut au juste le rôle de ces fameux banquets d'esprits où se recontraient les plus grands talents de notre meilleure époque littéraire, c'est ce que nous apprend le chapitre intitulé : les salons bleus et la préciosité. Là vous faites connaissance avec Catherine de Vivonne l'originale Grande Mademoiselle, Madeleine de Scudéry et les autres Précieuses.

Il faut lire, pour avoir une juste idée de la pensée directrice du livre, les deux chapitres qui traitent de l'éducation et de la culture féminine et des femmes-auteurs, de l'époque classique.

Dans les salons des Précieuses, on aimait le "bel esprit" et "l'air galant" mais on dédaignait, ou plutôt on dédaignait la science et cette ignorance était générale. On ne voulait plus de femmes instruites mais des femmes cultivées, l'éducation était à la fois mondaine et religieuse. Et l'auteur se demande avec nous : "qui leur a donné leur ferme bon sens", à ces ignorantes ? Par quel miracle peuvent-elles lire Pascal avec jouissance, goûter le théâtre de Racine, encourager celui de Corneille ; et l'on songe avec étonnement que c'est à ces esprits que s'adressaient les sublimes sermons de Bossuet, ceux de Bourdaloue.

Vous ne pouvez deviner comment M. du Plessis répond à toutes ces questions... : "ces ignorantes ont étudié la religion C'est la seule chose que la plupart d'entre elles sachent mais elles la savent bien. Pensez un peu au bon sens de cette réponse, et vous m'en direz des nouvelles.(2)

Je passe vite sur le "règne intellectuel des femmes au XVIII^e siècle."

C'est la décadence. Ce sont Diderot, Voltaire, Jean-Jacques que l'on lit, que l'on reçoit partout. Ce sont les salons des marquises du Chatelet, de Lambert, d'Epinay, de Mines, de Tencin, du Deffand, de Forcalquier et de la fameuse Madame Roland.

Les femmes sont encore plus ignorantes que sous Louis XIV mais elles règnent. C'est pour elles que les hommes écrivent, elles dirigent l'opinion, font les réputations littéraires, mais elles sont soumises à la royauté philosophique des rois Jean-Jacques, Voltaire. Et il résulte dans la société un beau désordre qui est peut-être un effet de l'art — de l'art mal compris — mais qui est aussi le grand précurseur de la Révolution.(3) L'incrédulité, l'immoralité, le culte de la nature, et de la personnalité : voilà la loi et la foi de ces salons. Quels tableaux décevants et attristants !

L'auteur passe rapidement sur le XIX^e siècle où brillent surtout, d'après lui, Mme de Staël et George Sand, la première, une intelligence, la deuxième une voix, et il ne touche pas au XX^e... et puis... il nous laisse conclure.

En fermant le volume, on se dit : "Comme c'est intéressant ! Puis, si l'on examine un peu plus profondément son impression, on reste attristé en songeant à la légèreté de vie de toutes ces charmantes femmes d'esprit, et à la corruption du XVIII^e siècle. A quoi donc leur servit tout leur esprit?... Il leur servit, paraît-il à modeler dans la grâce, l'élégance et la finesse, la belle langue dont nous nous servons si mal. Leur histoire nous démontre clairement aussi que même dans la littérature, si la femme ne règne pas, c'est elle au moins qui doit gouverner. Et, ma foi ! le rôle est assez beau pour ne pas nous en plaindre.

H. D.

(2) Il faut bien le constater, les femmes auteurs tiennent un rang bien secondaire dans la littérature. L'auteur excepte cependant une "victorieuse", la reine de la lettre, Mme de Sévigné, et il conclut : "Écrire n'est pas métier de femme... Les plus puissantes des femmes d'esprit dans l'ancienne France ne sont pas les femmes auteurs : ce sont les femmes du monde, qu'elles aient ou n'aient point écrit."

(3) "Le dénouement est proche. Femmes, salons, écrivains ont le vague sentiment que des catastrophes se préparent." D'Argenson, écrit en 1759 : "Il nous souffle un vent philosophique de gouvernement libre et antimonarchique. Peut-être la Révolution se ferait avec moins de constatations qu'on ne pense..."